

Le Christ est vivant et présent dans son Église*

Filaret, Métropolite de Minsk, Biélorussie

Interviewé par Anna Vicini

Que signifie, pour l'Orthodoxie moderne, le risque de regarder le christianisme comme une doctrine et non comme la présence vivante du Christ ?

Là se cache, en effet, un grave danger. La tradition vivante de l'Église orthodoxe ne s'est jamais lassée d'enseigner, à toute époque: «le christianisme n'est pas une science ni même une doctrine. Il est vie de grâce dans le Christ». Même si nous parlons de l'existence d'une théorie chrétienne, nous ne perdons cependant pas de vue qu'elle a une signification extrêmement pratique, celle de garantir aux chrétiens de toutes les époques la possibilité d'atteindre la plénitude de l'union mystique avec Dieu. Un grand théologien russe du XXème siècle, Vladimir Losskij, a donné une définition, brève mais merveilleuse quant à sa profondeur, de la théologie: «la théologie est l'expression commune de ce qui peut être connu par chacun», c'est-à-dire de la vérité, gardée dans l'Église entière, qui peut être reconnue dans l'expérience personnelle.

* L'interview au Métropolite Filaret et au Cardinal Swiatek a été publiée en langue italienne dans la Revue «La Nuova Europa» 5 (1996) n. 4, 6-23. On remercie le Directeur, Romano Scalfi, pour la permission de la traduire et le professeur Pierre Dumoulin qui l'a traduite en français.

Dans la vie actuelle des peuples orthodoxes (j'entends ceux des pays de l'ancienne Union Soviétique), l'affirmation que le christianisme est vie de la grâce dans le Christ revêt un sens particulier. Ayant connu toute l'horreur de l'athéisme répandu par la violence, les gens tournent leur regard vers le christianisme librement et consciemment, ils s'efforcent de *le connaître* en profondeur, d'*étudier* l'Écriture Sainte, d'*apprendre* l'essence de la liturgie, en un mot: de *s'approprier* la vérité du christianisme par la raison. Or, c'est justement dans cette tentative de suivre rationnellement les commandements du Christ que se cache un danger ou, comme vous l'avez dit, un risque. Parce que la seule connaissance du christianisme n'apporte pas le salut, ni la grâce. La connaissance authentique apparaît quand l'homme est visité par l'Esprit Saint. *Ayant cru* dans le Fils et ayant reçu en Lui l'Esprit Saint, l'homme connaît qui est le Père (*Lc 10,22*), alors seulement, il devient Son fils. Ceci s'accomplit toujours et seulement dans l'expérience *religieuse* personnelle, dans les profondeurs de la vie spirituelle de l'homme et non dans son activité cognitive. Seul parmi ses contemporains, celui qui vit la vie du Christ, celui qui devient «Fils de Dieu» peut renaître, naître à une vie nouvelle (à un “être” nouveau, *n.d.t.*). Cet homme «était mort et il a retrouvé la vie» pour faire son entrée dans le nouveau règne de la réalité. C'est ce que nous enseigne la parabole de l'enfant prodigue (le fils dissolu, en russe, *n.d.t.*) (*Lc 15,11-32*): dans les profondeurs de son âme «dissolue», une transfiguration mystérieuse, insoupçonnable, est advenue...

En quoi consiste le risque? Le prix à payer pour celui qui court un tel risque est de ne pas être uni à Dieu dans la vie éternelle. C'est un prix terrifiant.

Aujourd’hui se pose avec une importance particulière le problème de l'éducation, à la fois de nouveaux prêtres préparés à affronter les défis de la civilisation moderne, et de laïcs prêts à témoigner du Christ dans le monde...

Au cours de ces dernières années, le problème de l'éducation des jeunes prêtres et des laïcs s'est déployé devant nos yeux dans toute sa complexité. En outre, l'augmentation rapide du nombre des paroisses orthodoxes, l'ouverture d'écoles catéchétiques, la perspective d'enseigner les fondements du christianisme dans les institutions éducatives gouvernementales, exigent d'urgence, de notre part, la préparation de catéchistes laïcs.

Dans cette oeuvre, qui ne saurait être remise, nous rencontrons énormément de difficultés, tant sur le plan matériel que pour trouver le personnel adapté et une méthode. Après tant d'années durant lesquelles l'Église orthodoxe a subi la persécution et durant lesquelles les bases éthico-religieuses de la société ont été détruites, dans notre pays, l'école religieuse en temps que telle a été pratiquement anéantie. Même parmi les croyants, il y a des personnes qui n'ont aucune notion des bases du christianisme. Dans ces conditions, il est indispensable d'offrir aux jeunes pasteurs une bonne connaissance de la tradition, de les éduquer à la fidélité à cette

dernière en leur enseignant comment vivre leur ministère dans une société sécularisée, qui a un besoin pressant d'être guérie de ses maux et de ses plaies. Pour faire face à ces devoirs importants, une structure appropriée pour l'instruction et la catéchèse a été créée au patriarcat de Moscou. Nous sommes contraints d'utiliser de nombreuses voies pour la première fois. La solution de ces problèmes réside dans la préparation de spécialistes, forts de l'expérience pluriséculaire du soin des âmes dans l'orthodoxie et connaissant les différentes branches de la psychologie, de la pédagogie sociale et de la diaconie.

Existe-t-il aujourd'hui (et si ce n'est pas le cas, comment devrait-il se poser) un problème de la présence ecclésiale dans toute la culture et la réalité? En d'autres termes, l'éducation chrétienne est-elle seulement une doctrine théologique ou plutôt une vision du monde qui embrasse toute la culture et toute la réalité?

Naturellement, l'objectif de la christianisation de toute la culture ne se pose pas aujourd'hui. Poser la question de cette manière serait pour le moins artificiel. Notre société est devenue irréversiblement laïque. Dans les dernières décennies des États désormais indépendants, les valeurs chrétiennes ont subi une telle érosion que nous ne pouvons plus parler désormais que de l'existence d'un petit ruisseau chrétien dans le paysage culturel extrêmement diversifié de notre époque.

Cependant nous pensons qu'il est de notre devoir de rappeler que la culture est née du culte. La culture, tout comme la philosophie laïque, est un produit de cette laïcisation du principe cultuel. Le "gène" religieux est présent dans l'art et dans la culture. Tant l'art que la culture conservent la caractéristique de la prière, en tant que demande adressée à quelque chose de plus élevé, mais il s'agit d'une prière qui tombe dans le vide, parce qu'elle n'est pas adressée à Dieu. C'est le culte de l'abstraction, auquel il manque cette Présence à laquelle doit être adressé tout culte.

C'est pourquoi il ne faut pas attribuer à la création artistique un caractère sacramental, la placer dans le cadre des institutions ecclésiales. Ce serait confondre deux plans: celui de l'Église et celui de la culture. La culture peut se comprendre de façon religieuse, tout comme la religion peut être illustrée par de l'art. Non seulement l'Église ne jette jamais aux flammes la culture au nom du salut de l'âme, mais même elle la bénit. Malgré tout cependant, la culture demeure laïque et elle appartient à un autre "spectre" que celui du service divin, de l'ascétisme, de la liturgie etc... Il y a, il peut y avoir des domaines culturels davantage accessibles à l'action des rayons transfigurants de la grâce divine, et d'autres plus éloignés. Certaines sphères de la création culturelle peuvent être illuminées et sanctifiées et d'autres ne sont jamais transfigurées: par exemple les différents courants décadents qui recèlent le danger de la corruption de l'idée-même de la beauté, immanente à l'esprit humain.

On parle souvent de l'existence d'une culture chrétienne. Nos grands penseurs

religieux se sont prononcés contre une telle conception. Voici ce qu'écrit, à ce propos Tareev: «Même dans le meilleur des cas, l'Église ne peut pas créer une culture chrétienne. La culture chrétienne existe seulement comme un idéal, mais dans la vie, c'est la culture du monde qui se réalise. Et la culture des peuples chrétiens est la culture universellement humaine du monde». Ou encore Berdjaiev: «Au sens strict des mots, il ne peut exister de créativité chrétienne et une culture chrétienne est impossible. Nous sommes confrontés au problème de la vie chrétienne et non de la culture chrétienne, au problème de transformer la culture en "être", les sciences et les arts en vie nouvelle, en cieux nouveaux et terre nouvelle. Une culture chrétienne n'a jamais existé de façon authentique».

Une telle conception du christianisme et de la culture, typique de la tradition orthodoxe, peut s'appliquer parfaitement au problème de l'éducation chrétienne: le rôle de l'éducation chrétienne est d'enseigner à l'enfant, à l'adolescent et souvent à l'adulte, à vivre en harmonie avec la vérité divine, à percevoir les commandements divins non comme des règlements moraux sclérosés, mais comme un souffle vivant de la grâce de Dieu, qui guérissent et sanctifient la personne humaine. La culture et toute la réalité terrestre y trouvent leur place.

Quelle signification revêt le concept de «conciliarité» (*Sobornost'*), dans la tradition de l'Église orthodoxe, dans la situation actuelle?

La conciliarité de l'Église est une de ses particularités les plus extraordinaires. En russe, le mot «conciliarité» dérive de la racine slave du mot «concile», qui signifie réunion et traduit heureusement le terme grec de «catholicité».

Ce concept est souvent confondu avec le terme «*vsielenskost'*» («universalité»). Il existe cependant entre les deux une différence substantielle. Avec le mot «universalité», on désignait autrefois ce qui concernait le territoire de l'Église dans sa totalité, par opposition à ce qui a une dimension seulement locale, provinciale. Ce terme a conservé ce sens, en général, jusqu'à aujourd'hui. L'Église est appelée universelle, dans son ensemble et cette définition n'est pas applicable à ses parties. Mais chaque partie, jusqu'à la plus petite, peut être appelée «conciliaire». En bref, la conciliarité peut être définie de la façon suivante: c'est la Tradition apostolique vivante, toujours gardée, partout et par tous: *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*.

La vérité conciliaire gardée par tous dispose d'une adhésion de foi intérieure plus ou moins grande pour chacun selon la mesure où il est vraiment membre de l'Église et ne se sépare pas de l'unité de tous dans le corps du Christ. L'Église possède la conciliarité justement parce que le Fils et l'Esprit Saint, envoyés par le Père, lui ont révélé l'unité de la Sainte Trinité non comme une connaissance intellectuelle, mais comme la règle de sa vie. La conciliarité est le principe unifiant, qui unit l'Église à Dieu qui Se révèle à elle comme Trinité Sainte et lui communique

la discipline de la vie à l'image de la Trinité. Voici pourquoi toute erreur concernant la Trinité se reflète inévitablement sur la conception de conciliarité de l'Église et se manifeste en une mutation profonde de l'organisme ecclésial. Comme la Trinité n'est pas trois dieux, mais un Dieu un et trine, ainsi l'Église n'est pas la somme de ses parties, mais chaque partie contient en soi la plénitude de la totalité et est identique à la totalité.

Cette conception patristique de la conciliarité est familière à la conscience ecclésiale de l'Orient orthodoxe, en tout cas dans la famille des églises byzantines. Malgré tous les conflits et les contradictions qui surgissent, suscités en grande partie par les limites et les émotions humaines, dans la profondeur de cette conscience ecclésiale se vit, comme à l'origine, l'expérience vivante du miracle de la catholicité: la communion de la Tradition, gardée par tous et partout, et de l'Église locale comme icône, image et plénitude de l'Église du Christ.

Il convient de distinguer cette «conciliarité» qui est un bien particulier de l'Église, fixé par le Symbole de la Foi, de la «conciliarité» qui est un principe de caractère collectif de la vie de l'Église et un principe de gouvernement, qui règle une manière de prendre une décision à l'intérieur de l'Église. Ce principe, nous nous efforçons de l'observer aujourd'hui.

Comment comprendre l'idée de l'Église dans la conscience orthodoxe actuelle: comment concevoir, par exemple, le problème de la diaspora (passage d'une juridiction ecclésiastique à une autre), le problème de l'autocéphalie (quand une église possède-t-elle ce droit et qui peut le lui accorder? Comment se pose la question de l'autocéphalie de l'Église Orthodoxe d'Ukraine?), le problème de la symphonie entre Églises locales (rapports difficiles avec le patriarcat de Constantinople, et ainsi de suite)?

Dans la tradition orthodoxe, l'Église est conçue avant tout comme une unité organique, comme un organisme divino-humain. L'Apôtre Paul appelle l'Église «Corps du Christ» (*Col 1,24*). Il souligne ainsi le lien et la dépendance mutuelle des membres de l'Église. C'est un lien et une dépendance les uns des autres et de tous par rapport à la tête de ce corps, le Seigneur Jésus. Cette image de l'Église comme corps du Christ est très proche de la conscience orthodoxe. Tel est, en bref, le sens de l'Église. Pour nous, l'Église est l'unique création de Dieu, un organisme divino-humain, prolongement de l'œuvre de l'Incarnation divine, commencée par notre Seigneur Jésus-Christ.

A la lumière de cette conception, tous les problèmes auxquels vous avez fait allusion sont une conséquence de nos péchés, de nos infirmités humaines, que nous instillons, nous les hommes, dans cet organisme, l'Église du Christ. Certes, les questions évoquées sont douloureuses pour chaque orthodoxe, elles sont dramatiques pour l'histoire de l'Église orthodoxe: il est impossible d'en expliquer l'essence dans une

brève interview. Mais selon les paroles de l'évangéliste, de l'Apôtre de l'Amour, «la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie» (*Jn 1,5*). Même l'Église des temps apostoliques a éprouvé des crises, des divisions, elles se sont néanmoins apaisées, et l'Église est demeurée *la colonne et le fondement de la vérité* (*1Tim 3,15*).

Nous aussi, nous avons la possibilité de retrouver la santé, d'être guéris, si nous sommes membres de l'Église, puisque le Seigneur lui-même nous donne la force nécessaire. Malgré toutes les difficultés que le monde orthodoxe rencontre aujourd'hui, nous ne devons pas perdre confiance et espérance en celui qui est la Tête de l'Église, le Seigneur Jésus. Car il a dit: «Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps!» (*Mt 28,20*).

Comment concevoir le rôle du Saint Synode: certains y voient une sorte d'usurpation, comme s'il possédait toute l'autorité à l'intérieur de l'Église et empêchait celle-ci de fonctionner normalement. Est-ce un organe traditionnel de l'Église sur le plan exécutif?

Le Saint Synode n'usurpe aujourd'hui aucun pouvoir et n'assume aucune fonction qui ne lui incombe. C'est un organe consultatif auprès du patriarchat. Son activité et son mandat sont réglés par un Décret de l'Église Orthodoxe Russe, promulgué par un Concile local. Le Synode résoud les questions liées au gouvernement de l'Église dans le laps de temps qui sépare deux Conciles locaux. Le fait que les Conciles soient réunis relativement rarement est une autre question. Ce sont plus souvent des Conciles Archiépiscopaux qui se réunissent, ils résolvent aussi les questions relatives à la vie ecclésiale. De cette façon, le Saint Synode est soumis tant au Concile Archiépiscopal qu'au Concile local. L'expérience de l'Église d'Occident témoigne qu'un organe comme le Synode est indispensable pour le gouvernement de l'Église.

Comme vous le savez, après Vatican II, dans l'Église catholique, le Synode des évêques et les conférences épiscopales se sont mis en place. Et cependant l'Église catholique ne pense pas que le Synode ait usurpé un pouvoir!

Pour répondre à votre question demandant si le Synode fait partie de la tradition de l'Église, il faudrait raconter toute l'histoire difficile et tourmentée de l'Église orthodoxe russe depuis trois cents ans: «parce que le Seigneur corrige celui qu'il aime, comme un père son enfant bien-aimé» (*Pr 3,12*). Pour répondre brièvement, je dirai que le Synode, comme organe collectif permanent de l'autorité ecclésiastique existe dans l'Église orthodoxe russe depuis trois cents ans désormais. Et, bien que l'Occident ait une position critique en ce qui concerne la période synodale de notre histoire, il faut reconnaître objectivement que cette époque a été pour l'Église russe une période de renouveau. C'est justement dans la période synodale que l'Église russe est devenue la partie la plus puissante de toute l'Orthodoxie orientale.

Comment évaluer la position du Patriarche Bartholomée: dans cette division du monde orthodoxe (certaines églises, dont l'Église grecque n'ont toujours pas accepté le document de Balamand), n'est-il pas trop "en avance"?

Certes, à l'intérieur de l'Église orthodoxe existent des problèmes de division. Naturellement, ces problèmes ou désordres, comme nous les appelons dans le langage ecclésiastique, ont toujours existé et existeront toujours dans l'organisme de l'Église, justement parce qu'il n'existe pas une Église terrestre et une Église céleste, mais un unique organisme divino-humain.

C'est l'élément humain pécheur de cet organisme qui engendre de tels désordres. Souvenez-vous de ce qu'écrivit l'Apôtre Paul aux Corinthiens: «Tant qu'il y a entre vous envie et discorde, n'êtes-vous pas charnels et ne vous comportez-vous pas d'une manière purement humaine?» (*1Cor 3,3*).

Ces discordes, je le répète, ont toujours eu lieu, mais peut-être sont-elles devenues plus évidentes aujourd'hui. La situation du monde orthodoxe, en effet, a changé. Une gigantesque partie de cette réalité, l'Église orthodoxe russe, a commencé à respirer à pleins poumons, s'étant libérée des liens par lesquels elle était entravée dans un passé proche. Certains n'apprécient probablement pas que notre Église «du silence», comme ils l'appelaient à cette époque, se soit soudain mise à parler, qu'elle ait commencé à agir et à montrer toutes les propriétés d'un organisme vivant. Et les adversaires de l'Église, qui ont toujours existé et qui existent encore aujourd'hui, cherchent à exaspérer les difficultés de compréhension réciproque qui existent dans le monde orthodoxe, suscitant de nouveaux schismes et de nouvelles divisions, en rouvrant les vieilles plaies du corps de l'Église.

En ce qui concerne la position du patriarche Bartholomée par rapport à l'Église catholique, j'espère que, dans la réalisation de ses initiatives oecuméniques, il agit en accord avec sa propre Église et qu'il exprime l'opinion de celle-ci. Il ne peut représenter la voix de toute l'orthodoxie, et, autant que je le sache, il ne le fait pas. Ces initiatives du patriarche de Constantinople sont importantes, au moins parce qu'elles encouragent la conscience de toute l'orthodoxie à convoquer un Concile.

Comment envisagez-vous les perspectives et la possibilité d'un Concile pan-orthodoxe?

La nécessité de ce Concile est ressentie par tous dans le monde orthodoxe. J'ai déjà abordé le problème des désordres à l'intérieur de l'Orthodoxie. Seul un Concile, représentatif et pourvu d'autorité, pourra résoudre ces problèmes, ou au moins tracer des pistes pour leur solution. Le Concile est aussi nécessaire parce qu'il est extrêmement important, à l'heure actuelle, de forger une attitude d'Église face aux nombreux phénomènes qui se manifestent dans le monde contemporain.

Ni un simple Concile local, ni le patriarche, ni le Synode n'ont le pouvoir de parler au nom de toute l'Orthodoxie et de déclarer que l'Église orthodoxe pense de telle ou telle manière. Une position clairement définie conforme à la tradition conciliaire est indispensable. C'est pourquoi un Concile panorthodoxe qui définisse notre position face aux problèmes du monde contemporain est d'actualité. Il est indispensable de résoudre les problèmes d'autocéphalie et de schisme, ainsi que les désordres dont nous avons déjà parlé. Il convient de distinguer avec une clarté irrévocable qui a renié complètement la vérité de l'Église et qui se trompe et a besoin d'une exhortation fraternelle et d'un appel pour retourner dans la maison paternelle.

J'espère que les Pères du futur Concile panorthodoxe tiendront compte aussi de l'expérience de l'Église occidentale et du concile Vatican II qui a pris en examen beaucoup de questions qui préoccupent le monde orthodoxe. Voilà pourquoi les perspectives d'un Concile panorthodoxe sont énormes, mais un gros travail de préparation est nécessaire, il est déjà en cours.

En collaboration avec Dieu

Kazimierz Swiatek, Cardinal de Minsk, Biélorussie
Interviewé par Jean-François Thiry

Eminence, vous avez été nommé récemment cardinal dans l'un des diocèses de l'ancienne URSS où la présence catholique est la plus ancienne, vous êtes le quinzième métropolite de ce territoire. Ceci constitue sans doute un signe d'intérêt, d'estime, d'amour de la part du Saint-Siège envers cette région...

Oui. S'il avait été motivé de quelque mérite personnel, le fait d'avoir nommé un cardinal serait un sujet limité. Je pense que le Saint-Siège a tenu compte des persécutions, du martyr du peuple tout entier et particulièrement de l'Église dans ces territoires, il a voulu valoriser tout ceci. L'Église est marquée par cela non seulement par rapport à son passé, mais aussi parce qu'elle est contrainte à un effort énergique de renaissance.